

**Cahiers internationaux du symbolisme, numéros 134-135-136
(2013): Le NON-DIT, textes réunis et édités par Catherine Gravet et
Héliane Kohler et publiés par le Centre interdisciplinaire d'Études
philosophiques de l'Université de Mons (CIÉPHUM), 313 pages**

Elena Simina BĂDĂRĂU¹

Riche et captivant, le présent ouvrage réunit vingt contributions nées d'une inédite et fructueuse collaboration entre l'université de Mons et les universités de Cadix et Besançon, suite aux colloques organisés par ces dernières en octobre 2010 et avril 2011, sous un titre généreux, « Le non-dit », thème flou, fragmentaire et allusif, mais d'autant plus passionnant, compte tenu de la diversité des domaines qui l'intègre, d'une manière lisible ou discrètement, caché derrière des phrases, des idéologies ou des intentions discursives. On établit d'emblée (dans *l'avant-propos* signé par Catherine Gravet) les contextes variés visés par les contributeurs, tels que la linguistique, la psychanalyse, la philosophie, la littérature, sans laisser de côté des univers aussi intéressants qui se prêtent merveilleusement aux démarches proposées, comme, par exemple, le cinématographe, les traductions, les bandes dessinées ou les manuscrits, sous le signe de la diversité des cultures, des mentalités, des contextes historiques ou politiques.

On y envisage, au premier abord, un rapport de complémentarité entre le dit et le non-dit, comme on peut lire dans l'article de Héliane Kohler, « Formes du non-dit. Silence et sens », qui propose des pistes de lecture clairement définies, tout en enrichissant l'horizon d'attente du lecteur. Ainsi, on fait constamment appel à une présence immuable: celle du récepteur-décrypteur, capable de trouver les clés de lecture, de déchiffrer, de dénicher les implicites, les sens cachés, soit qu'on parle d'une omission voulue ou d'un silence imposé par les contraintes d'un régime politique oppressif. La réflexion interdisciplinaire et transculturelle concerne également des aspects longuement débattus de nos jours: la mondialisation, la mobilité, l'essor des

¹ Collège National « Emil Racovita », Iasi, Roumanie.

sciences de l'information et de la communication, tout en cherchant à donner un éclairage nouveau sur l'implicite, dans l'effort de « repenser les formes et les fonctions du silence dans les différents types de discours», de même que la question du dire et de ne pas dire «de façon intersémiotique et plurimodale». Quelle que soit la forme adoptée dans les recherches réunies dans ce volume (implicite, secret, croyances indiscibles, silence, savoirs élitistes, oubli), souligne Héliane Kohler, on part du principe que le non-dit n'est nullement inutile, dépourvu de logique, tout au contraire, il contribue à éclaircir, à signifier, à rendre perceptible, étant, en fin de compte, un vrai «vecteur de sens».

Dans l'étude intitulée «Dé-signification: manières de faire taire le politique?» (pp.9-20), Rejane Arce s'interroge sur la filiation de sens de deux notions incontournables de la réalité politique et sociale de Brésil, *communauté* et *favela*, choisissant comme outil de ses recherches les médias numériques et comme support théorique spécialement les études de Jacques Rancière et d'Eni Orlandi. On considère, dans un premier temps, que «les mots gardent leurs filiations historiques», autrement dit, ceux-ci s'inscrivent dans un trajet idéologique, qui n'exclut les paraphrases ou les métaphores. On présente de même les glissements de sens contextuels des termes mentionnés et les limites de la culture du numérique.

C'est toujours le cadre social, de même que l'inégalité des chances et la légitimité de la parole, qui font l'objet de l'étude de Maria Fernanda Arentsen, «La voix impossible: entre le bruit et le silence» (pp.21-30). L'auteure part de l'idée que la parole sert, en fonction des particularités de chaque époque, à justifier les actions menées par les groupes au pouvoir, dont le but est d'englober les cultures considérées comme inférieures, au nom du principe de la productivité, de la consommation ou de l'intégration. Il s'agit, donc, d'une exclusion des personnes «non-productives» transformées dans de simples objets, dépourvues de parole et obligées à abandonner leur propre culture. La thèse est soutenue par des exemples variés et pertinents, puisés dans la vie réelle ou dans les discours littéraires et cinématographiques, qui attestent que la violence des ancêtres a changé de forme, étant désormais remplacée par l'interdiction de la parole et la condamnation au silence par l'enfermement.

L'article «Le Secret, le Silence et la Mémoire escamotée dans le film «Hermanas» (2004) de la réalisatrice argentine Julia Solomonoff» (pp.31-49), écrit par Patrick Bégrand, comprend une analyse ponctuelle et détaillée du discours filmique (dialogue ou silence, mise en scène,

importance des flashbacks), ayant comme point d'ancrage les théories sur le silence de Flavia Ravazzoli (le silence dispathique et le silence pathémique). Le cadre et le contexte sont très précis: l'Argentine de la prédicature des années 1973-1976, caractérisée par la présence contraignante du secret et du silence, matérialisée par l'existence des disparus, de la censure et des répressions dures. Dans le film analysé, la famille ne joue plus le rôle de cocon protecteur, car les deux sœurs, Elena et Nathalia, les protagonistes de l'histoire, ont été obligées de vivre à l'étranger, distance qui rend possible la quête du passé (incarné symboliquement par la figure de Martin, le fiancé disparu), présente au niveau thématique et formel. Ce passé morcelé, escamoté, dissimulé est saisi par le spectateur grâce aux nombreux flashbacks dont le rôle est bien important dans l'économie du discours filmique. Le thème de la littérature engagée (symbolisée par les manuscrits du père) traduit une opposition constante des régimes coercitifs - le *dire* et le *taire*, constante qui jalonne d'ailleurs le destin de tous les personnages mis en scène.

Grâce aux «Fragments de l'indistinct» hermétisme et fragment dans la poétique du silence de Botho Strauss» (pp.51-65), de Laurence Dahan-Gaïda on fait une lecture approfondie d'un auteur allemand qui choisit comme forme de résistance à l'idéologie de la communication, la gnose, le mythe, l'hermétisme et le fragment, en étroite liaison avec ce qu'on appelle ici «la poétique de l'indistinct». La démarche respecte la logique du texte analysé, divisé en deux grandes parties: la première («Un acte pour Jeffers») est dédiée à un auteur américain moins connu, Robinson Jeffers, tandis que la deuxième partie, «Siégé» (traduit par «silence» ou «mutisme») est, souligne l'auteur, une référence explicite «aux mythes-poèmes spéculatifs du gnosticisme».

Par l'intermédiaire de l'étude d'Isabel Margarida Duarte, «Le Dit et le Non-Dit: chronique d'une démission annoncée (Comment tout de même faire connaître le non-dit: un cas de manipulation journalistique)» (pp.67-83) on se focalise sur l'actualité politique portugaise, plus précisément, les élections législatives de 2009, scène des jeux entre *dire* et *se taire*, des implicites et des sources «anonymes», avec des conséquences visibles dans la vie publique: la substitution de la direction de la publication responsable des articles et l'intervention du président du pays à la télévision. Le corpus choisi, accompagné d'une série d'annexes, révèle, à l'aide des outils linguistiques et pragmatiques, qu'on y a affaire à «un cas de manipulation discursive nette».

On reste dans l'actualité politique, française cette fois-ci, car la contribution de Sonia Gómez-Jordana Ferary se propose d'apprendre «Ce qui est dit et ce qui n'est pas dit dans le discours présidentiel de fin d'année: les stratégies de l'implicite, la présupposition et la connexion» (pp.85-97). Ayant comme point de départ la théorie de l'argumentation développée par Oswald Ducrot et Jean-Claude Anscombe, le travail sur le texte vise notamment le rôle des connecteurs et de la présupposition, sans négliger la polyphonie du discours ou le rapport entre le locuteur et les énonciateurs, dans le message de Noël émis par Nicolas Sarkozy en 2008. On s'y penche, comme précédemment, sur les multiples occurrences d'une analyse linguistique et pragmatique d'un discours de type institutionnel, avec de fortes implications sur les récepteurs.

Un événement regrettable longuement commenté dans la presse française contemporaine, portant sur «les désordres de la passion» et la passion interdite née entre une enseignante et son élève, n'est qu'un préambule pour introduire les lecteurs dans les coulisses de la vie intime d'Alexis Curvers, écrivain et enseignant dans les années '30, et surtout dans les secrets de son roman le plus connu, *Tempo di Roma* (1957). «Cachez ce vice que l'on ne saurait lire» (pp.99-108), écrit par Catherine Gravet, propose une relecture riche et originale, accompagnée de fragments de lettres, d'un écrivain sous l'emprise d'une passion dévorante (pareil à son personnage emblématique Sir Craven), obligé de passer sous silence ses penchants homosexuels, soumis à l'implicite des conventions sociales et dont l'image se contoure progressivement, à travers sa correspondance, sa vie, ses émotions, la vraie substance de ses écrits. Catherine Gravet a également le grand mérite d'avoir publié en 2010 *Le Journal* d'Alexis Curver, de connaître de très près la genèse de ses livres et de nous dévoiler ainsi les moindres nuances cachées derrière les mots, les phrases et les affirmations subtiles.

Appréhendé généralement comme un phénomène de langue, le non-dit s'enrichit d'une nouvelle vision – la multimodalité, comme le prouve pleinement l'analyse de Brahim Hannachi, portant sur l'univers filmique: «Comprendre le non-dit dans le support multimodal» (pp.109-124). Celle-ci, étroitement liée à la traduction audiovisuelle, accorde une place importante à l'image (la bande-image), au son (la bande-son, les dialogues) et au langage verbal, dans le but de produire un effet particulier. Afin d'observer les différents moyens d'expression, l'auteur examine les composantes du message filmique (le non-dit idéologique et le non-dit humoristique). Il faut

ajouter aussi le rôle d'interprète assigné au téléspectateur, incité à comprendre le non-dit, en faisant appel à la perception globale de la situation de communication et de ses éléments non-avoués, sans laisser de côté le rôle joué par l'intertextualité.

L'article d'Héliane Kohler («Le Non-Dit dans le «discours de résistance» ou comment dire lorsque la parole est interdite», pp.125-137) attire de nouveau l'attention sur l'idée de censure, manifestée après la prise du pouvoir par les militaires brésiliens en 1964, politique répressive qui affecte tous les domaines culturels artistiques, qu'on parle de cinéma, musique, littérature ou théâtre. Dans ces conditions, bon nombre d'artistes n'ont pas renoncé à leur crédo artistique, en formant ce qu'on a appelé à l'époque «le théâtre de résistance», soutenu par des stratégies communicationnelles propres, censées tromper la vigilance des autorités. Héliane Kohler propose comme document illustratif une pièce interdite, *Calabar. L'éloge de la trahison*, le projet hardi de Chico Buarque (musicien et écrivain) et Ruy Guerra (cinéaste), portant sur un épisode historique de l'invasion hollandaise au Brésil au XVII^e siècle. Mais pour déceler le non-dit, véritable forme de résistance, le récepteur est invité à faire son travail interprétatif, autrement dit, mettre l'accent sur la cible principale de la pièce, le régime militaire. Pour cela, il faut comprendre le déploiement de ce type particulier de discours et rendre compte des processus énonciatifs, dans une dimension plus large que le discours linguistique. C'est d'ailleurs ce que l'auteure de l'article se propose de démontrer.

«La Croyance, le Dit et le Non-Dit dans la philosophie formelle de Ruth Barcan Marcus» (pp.139-153) dans l'interprétation de Sylvain Le Gall propose, dans un premier temps, la genèse de la «formule» de Barcan et ses implications philosophiques, pour continuer ensuite avec une réflexion sur sa dimension gnoséologique, en étroite liaison avec le problème du *dit*, du *non-dit* et de la *croyance*, dans une proposition *nécessairement vraie*. C'est surtout la thèse métaphysique selon laquelle les vérités nécessaires n'ont pas besoin d'être dites qui fait l'objet de ses interprétations.

Gabriele Padberg s'intéresse aux secrets du non-dit filmique, à partir d'un document dont le titre est plus que suggestif «Caché», tout en faisant un jeu de mots inspiré: «Le sens «caché» du discours filmique «Caché» (2005) (pp.155-161), un film de Michel Heneke (Autriche)». Le sujet du film s'organise autour de quelques mots-clé tels que la faute, la mémoire, l'indicible, le voyeurisme qui envahissent la sphère de la vie privée de Georges, le protagoniste, exposé à une menace déconcertante véhiculée

par l'image (photos, vidéo, dessins), éléments déclencheurs des souvenirs cachés. On assiste, par conséquent, à une esthétique des «espaces vides», que le spectateur est invité à combler.

C'est *la belgitude*, un concept lancé en 1976 par Pierre Mertens et le sociologue Claude Javeau, qui fait l'objet de l'étude écrite par Martine Renouprez dont le titre est «Le déni de soi en Belgique francophone» (pp.163-173). Afin de mieux comprendre l'intérêt des écrivains belges pour des thèmes obsessionnels (l'exil, le vide, la bâtardise et le cosmopolitisme), on fait une incursion dans les mythes identitaires et l'histoire de la Belgique, histoire que les intellectuels et les écrivains belges du XX^e siècle ont tendance à occulter ou à nier. La conclusion qu'on en tire est que la belgitude serait «l'épiphénomène d'un mouvement élégiaque plus vaste» (p.173), des années 1980, présent non seulement dans l'espace belge, mais aussi dans la littérature française.

Amanda E. Scherer («Silence! Maintenant on écrit...», pp.175-182) choisit comme source de sa réflexion les vers du poète brésilien, Guimarães Rosa, qui conçoit le silence comme un élément intrinsèque de nous-mêmes. Celui-ci entretient un rapport entre la langue, l'identité et la différence, jouant un rôle essentiel dans ce qu'on appelle dans le texte «l'illusion constitutive du langage», présence qui rend possible le mouvement entre le sujet et le sens, entre la langue, la mémoire et l'histoire. Toutes ces pensées reflètent l'analyse du discours pratiquée au Brésil, dérivée de l'Ecole Française de l'Analyse du Discours.

L'article d'Eliana Scotti Muzzi, «Dire et ne pas dire: censure et résistance dans les manuscrits d'un poème épique brésilien du VIII^e siècle» (pp.183-191) approfondit l'un des thèmes préférés de la publication, celui de l'interdit politique et l'opposition idéologique qui en découle, ayant comme texte-support le poème *Vila Rica*, écrit en 1773 par le poète Cláudio Manuel da Costa dont les manuscrits ont circulé une longue période de temps clandestinement. Eliana Scotti Muzzi qui s'est impliquée directement dans la préparation de l'édition de la poésie complète du poète nous propose une analyse détaillée des dix manuscrits passés sous silence, proposant des clés de lecture intéressantes pour les messages camouflés derrière les ratures.

Avec la recherche de Vera-Lucia Soares «Silences dévoilés: l'enjeu de l'écriture de Leïla Sebbar» (pp.193-199) on reste dans le domaine de la littérature d'inspiration autobiographique. Leïla Sebbar essaie de faire revivre des bribes de conversations et des faits racontés par sa mère,

l'univers paternel dont elle se sent liée par des traces invisibles, mais bien fortes. Le non-dit, le silence est entretenu aussi par le fait qu'elle ne parle pas l'arabe, la langue du père adoré, car celui-ci a toujours gardé un silence obstiné à l'égard de l'Algérie, son pays natal, sa langue, sa culture ou sa guerre. Comment remplir ces blancs? L'imaginaire et la fiction créent l'illusion d'un monde capable de renaître par la force de cette vérité subjective.

Écrire «sur l'impossibilité d'écrire» (pp.201-207), voilà un paradoxe qu'Anne Staquet réussit à déchiffrer, ayant comme modèle de réflexion *L'Expérience intérieure* de Georges Bataille, prônant la vanité de tout discours théorique, traduite par une volonté évidente d'empêcher la linéarité du discours philosophique. Mais Bataille, conclut l'auteure au terme de son analyse, n'est pas un penseur du silence ou du paradoxe, car ce qu'il cherche dans le mouvement est la fascination renouvelée du vide, le vertige, entraînant dans sa chute même le lecteur.

L'étude d'Elena Suárez Sánchez intitulé « Claude Simon: les trous de la mémoire» (pp.209-221) nous attire l'attention sur l'œuvre d'un écrivain peu accessible, à cause, entre autres, de la complexité formelle de ses écrits, comme le précise dès le début Elena Suárez Sánchez, qui a eu l'opportunité de le connaître personnellement en 1990. Après avoir passé en revue des aspects importants de sa biographie (élément définitoire de ses livres), on décèle les stratégies narratives d'une œuvre basée sur le souvenir et la mémoire (le statut du narrateur-écrivain, la chronologie fracturée), tout en invitant le lecteur à partager les lois du jeu simonien: «transcrire la mécanique de la mémoire et celle des sensations de la voix qui raconte» (p.221).

La pénultième contribution porte sur un genre qui attire de plus en plus l'attention des critiques, la bande dessinée, présentée ici dans son intégralité. On y affaire à un travail en équipe. «Le Gay-t-Apens» (pp.223-235), la B.D réalisée par Alexei Iorch et précédée par une présentation et traduction de Pierre-Henri Calmant est une incursion graphique dans la société russe contemporaine, réfractaire au sujet des homosexuels, l'auteur y prenant position d'une manière évidente.

L'article qui clôt l'ouvrage, «Malaise dans la traduction» (pp.239-246) écrit par Jacques De Decker, met en évidence plusieurs occurrences du mot malaise: socio-économique, esthétique ou psychologique. On y parle ouvertement et avec des arguments solides du statut du traducteur, qui, le plus souvent, est laissé de côté ou marginalisé, au nom du mythe de

l'originalité et de l'authenticité. En réalité, mentionne Jacques De Decker, le fruit de son travail est, d'une certaine manière, une variation, c'est pourquoi celui-ci pourrait être considéré plutôt comme une «interface», «un agent double», toujours en quête d'un «champ» qui soit le sien, autrement dit son identité, «une sorte de vertige au-dessus du vide».

De surcroît, les dix-huit comptes rendus résumant des livres et des revues prestigieuses (pp.247-301) sont comme un corollaire des études réunies dans ce volume, qui a aussi le mérite de nous introduire dans un univers dense, foisonnant d'idées et d'interprétations, dans des domaines et des espaces divers, tout en élaborant de vrais modèles de lecture et d'analyse critique.

Enfin, le sommaire des derniers numéros de la revue (pp.303-313) s'avère être un instrument de recherche bien utile, une source importante de repères bibliographiques et de pistes de réflexion enrichissantes.